

### *Les rues pluvieuses n'iront pas au ciel*

On entre dans ce très beau recueil comme happé par un rêve dans lequel un noir profond se déverse jusqu'au pli de la chambre, au plus intime, traverse la tête du poète de part en part comme une flèche. Quand le soir « *reprend les armes* ». On sait qu'il nous faudra lutter.

Ici le trouble est autant intérieur qu'extérieur, il grignote tout sur son passage de la ville à la fièvre de vivre. Le corps du poète se trouve lui pris en étau dans l'espace où s'affrontent le jour et la nuit, la lumière et l'obscurité. Sur la brèche, toujours. Le recueil alterne ainsi entre des moments sombres, dans lesquels « *la nuit dévore* », que « *chacun sait son coeur/fait comme un rat* », qu'une douce fatalité nous enveloppe quand soudain et sans vraiment savoir pourquoi « *on a peur d'être là* »; et des moments plus lumineux alors que les yeux pointent vers « *la promesse du jour* », et que « *nous n'espérons pas plus/qu'un jour clair* ». Vœux pieux.

La ville est comme une salle d'attente où le poète fait justement déambuler ses mots, pas perdus ajustés à la taille de l'émotion qui s'en dégage, dans cette nuit qui tient malgré tout au-delà, parvient à déloger « *les pensées et le reste* ».

Le corps ne peut plus que se faire éponge, trouver refuge dans un ciel où tout semble enfin redevenu possible quand « *une pluie paisible* » vient finalement tout nettoyer. En surface seulement car la peur reste là, ancrée au coeur de l'homme, prêt à y déverser « *la nuit à l'intérieur* ».

© **Jean-Baptiste Pedini**

Ce sont les deux derniers vers de ce nouveau recueil de Michel Bourçon. On aurait pu choisir aussi l'incipit : *Chaque jour / la vie nous promène / comme un chien*, tercet initial qui donne le ton du livre. L'auteur ici renoue pleinement avec ce qui fait le fond de sa poésie : l'environnement urbain, la variable météo, l'importance du corps dans son énigme irrésolue, la peur prégnante, l'ennui par bouffées... On retrouve sous sa plume des images naïves, presque simplistes, qui ne sont pas dénuées de charme et que lui seul sait encore oser : *entre deux averses / le soleil promène ses rayons / ça et là sur la ville*, ou bien : *le soleil embrasse / à pleine bouche le canal*, ou encore *les arbres pleurent des larmes de feuilles*, tout à côté d'autres tout aussi évidentes, mais souvent plus crues et violentes : *les caniveaux débordent / de nuages suicidés* ou bien *nos jours et nos nuits ouvrent une gueule de saurien*. Cet écart dans le jeu d'images m'a toujours fasciné chez Michel Bourçon. Ainsi à la suite dans cet extrait : *dans l'embellie / le sourire du jour / dépasse de son masque // à genoux dans la rosée / le soleil se lave les mains*... Il a l'art de nous emmener, j'allais presque écrire embobiner, en variant les approches, de comparaisons en métaphores, vers ce qu'il veut nous dire au bout du compte, qui demeure toujours du domaine du sensible, et de l'ordre du sentiment difficilement traduisible, que ce soit une certaine tristesse, une sourde mélancolie ou une légère angoisse ; on reste dans la nuance, loin de tout excès. Il parle lui-même de « *petit poème impressionniste* », ce qui est on ne peut plus exact pour le tremblé du rendu entre le décrit dehors et le ressenti à l'intérieur. A petites strophes, presque hésitantes, il pointe de façon déterminée un aspect du désastre. *sans rien prononcer on est là / marinant dans les mots* Toute la poésie de Michel Bourçon témoigne du rapport très étrange, très intime qu'il détecte lucidement entre un poète de la ville et la nature alentour qui lutte insidieusement pour reprendre ses droits, comme un retour secret vers une religion païenne : *une pluie paisible / est venue dans la rue / innocenter le ciel / du mal pesant en nous*

© **Décharge**

La pluie semble être une métaphore importante pour le poète. Deux titres de livres précédents y renvoient : « *Fleur obscène de la pluie* » et « *Je ne sais pas la pluie* ».

Métaphore de la vie : sans pluie rien ne pousse, et de la mort : inondations, déluges... Dans ce recueil, elle accompagne le chemin d'effacement du poète dans le dur désir de durer. « *La mélancolie dessine/ le temps amassé/ comme les feuilles* ». Cependant, dans le manque de tout, le passage d'une femme, d'un enfant atténue la lassitude de vivre, rompt la solitude. Pas de lieu où séjourner mais une libellule, un rouge-gorge détournent « *du vide atroce* ». Et « *les feuilles naissantes réclament leur dû* ». « *La pluie pointilleuse* » dilue parfois nuit et non sens, laisse croître un arbre à l'intérieur de nous. « *Dans ce qui tue infiniment* » « *pépie le désir de vivre* ». Et les poèmes font circuler l'air, donnent une respiration dans l'inhabitable des saisons. Même démesurées les ombres mettent au monde un visage, une jonquille. Le noir se relie à un grain de soleil qui n'est pas à chercher dans le ciel mais dans le présent de la vie comme dans celui du poème. Ainsi avec une grande sobriété, Michel Bourçon nous restitue des parcelles d'humanité qui nous intiment « *l'ordre de vivre* ».

© **Jacqueline Persini**

J'ai reçu ce livre des éditions "Les carnets du Dessert de Lune" dans le cadre de la Voie des Indés 2014.

C'est une bien curieuse découverte et une étrange lecture que j'ai beaucoup aimé. C'est un recueil sombre et complexe que le lecteur ouvre et qui s'allège avec l'avancement de la lecture pour finir avec le coeur apaisé. La lecture de cet ouvrage est comme une vue d'ensemble du monde, de la terre entière et de ses hommes, cette lecture est comme une libération, une quête qui s'achève et qui apaise.

Le cheminement de l'histoire se fait à travers un vocabulaire imagé, qui laisse libre cours à l'imagination du lecteur, cela donne naissance immédiatement dans son esprit à un décor relaxant. Pour moi, le décor était celui des 4 saisons, qui ont commencé comme un défilé perpétuel, une sorte de chemin de la sérénité que j'ai parcouru avec bonheur.

Ce n'est pas une histoire qui se raconte ou qui se résume mais qui se lit tout simplement avec tendresse et bienveillance.

© **Muriel DMR**